

interminable. Les maisons glissaient dans nos vitres comme des îles détachées du fond, entraînées au courant du temps qui passe. Pour un instant très court, je me suis entendu vieillir.

Chaque soir, après l'école, je retrouvais Habéké chez lui. Dans sa cour comme au chalet, il y avait un atelier bondé d'outils avec lesquels on construisait notre véhicule pour les rails. On travaillait depuis deux semaines, et notre engin prenait forme. D'après nos plans, le véhicule devait être construit dans un panneau de contre-plaqué monté sur deux essieux, fleuri chacun de deux roues de bicyclette. Chaque essieu était relié par chaîne et engrenage à un pédalier. On avait modifié les roues avec un système très simple qui permettait de rester sur les rails sans dérapage de leur part. C'était un vendredi soir, et il ne restait que les sièges à fixer.

XIII

«Alors, me dit Habéké, c'est pour demain notre voyage?»  
— J'ai hâte de voir ce qui existe de l'autre côté.  
— Tu as la tente?  
— J'ai tout ce qu'il faut, sauf une lampe de poche et des boîtes de soupe.»

Pour que personne ne soit au courant de notre expédition, j'ai dit à mes demis qu'Habéké m'invitait pour coucher et il a dit aux Godin que c'était moi qui l'invitais.

Quand j'ai posé la dernière vis à mon siège, Habéké s'occupait déjà de gonfler les pneus.

«Attends! ai-je dit. On ira à la foire demain matin. Il y aura des vendeurs de ballons et on fera gonfler nos pneus avec de l'hélium.»

Dans le hangar lumineux, Habéké et moi on a baptisé notre véhicule «Roald Amundsen», à cause de l'explorateur qui n'a jamais eu peur de l'Exil et de ce qui avait dedans. Il faut ajouter, pour le mérite d'Amundsen, qu'à cette époque les gens croyaient que les pôles étaient des refuges pour des monstres fabuleux, avec des dents terribles et tout ce que ça implique. À l'école, la maîtresse nous avait montré un film d'époque sur le pôle Nord, et on s'était bien amusés. C'était drôle de voir les affreuses créatures sortir des glaces pour dévorer les explorateurs. C'était des films de M. Georges. Pauvre lui. Ça paraissait qu'il avait jamais rien vu dans sa vie; il inventait trop. À cette époque, la maîtresse nous a dit que tout était à découvrir, et que l'imagination travaillait beaucoup.

Le lendemain matin, Habéké et moi on était à la foire avec Amundsen chargé de provisions piquées dans nos garde-manger.

Il y avait un clown vraiment tordant qui vendait des ballons. On lui en a acheté deux, et on a demandé s'il pouvait gonfler nos pneus avec sa bonbonne d'hélium. Il a répondu que l'hélium ça coûtait cher, et on a dit que c'était pour un voyage d'exploration.

«Pour où?

— On sait pas encore parce que justement c'est de l'exploration, mais on pense que ce sera soit le pôle Nord ou soit l'Afrique.»

Il a trouvé ça tellement drôle qu'il nous a pris pour d'autres clowns engagés pour la foire, et il a soufflé nos pneus avec son hélium parce qu'on était entre confrères.

En sortant de la foire on a croisé quelques copains qui s'amaient prendre du bon temps avec les manèges.

«Elle est belle votre voiture! Est-ce qu'il y a une course?

— Non, a répondu Habéké en pensant à son Afrique, c'est pour un voyage dans le temps.»

Ils ont bien ri même s'il y avait rien de drôle, car les copains et nous c'était pas le même monde.

En allant vers les rails, on a fait un détour par chez Odile qui devait nous donner une photographie de sa personne, pour notre courage en cas de malheur. Les gens avaient des sourires très fendus en voyant notre bagnole sans en croire leurs yeux. C'était la première fois qu'on se rendait chez Odile. Dans la cour, des petits enfants jouaient dans un carré de sable avec leur grande sœur qui, bientôt, s'est avancée vers nous à cause de l'amitié.

«Salut les gars. C'est ça votre engin? Il est très beau. Comment il fonctionne?

— On a fixé deux chaises de bois: une pour Hugues et une pour moi. Quand on est assis, la longueur de nos jambes est calculée pour toucher les pédales qui font tourner les essieux, à condition de fournir l'effort.»

Odile était penchée sous le véhicule pour en admirer les mécanismes.

«Et ça? Qu'est-ce que c'est?» a-t-elle dit en désignant les roues comme si elles avaient fait quelque chose de pas bien.

«Ça, c'est une modification pour pas que les rails dérapent sous les roues.

— Je vois aussi que vos freins sont comme ceux de la bicyclette de mon frère.

— Oui, a dit Habéké, c'est de là qu'ils viennent.

— De la bicyclette de mon frère!

— Non! pas «de» ton frère! «Comme» ton frère. Ils viennent d'une bicyclette «comme» celle de ton frère.

— Ah bon!»

Les enfants étaient là, à regarder sans rien dire, avec des yeux plus grands que la pensée. Leurs cheveux venaient de la même nuit qu'Odile, leurs yeux de la même averse et leurs gestes du même vent. J'ai senti leurs liens, comme si le fil de l'horizon les attachait aux mêmes paysages. Je me suis informé de leurs ficelles.

«Ça, c'est Philippe, mon petit frère. Il a cinq ans. Elle, c'est Marilou. Elle aura bientôt sept ans.

— T'as d'autres frères et sœurs? a demandé Habéké.

— Oui, j'ai un frère plus vieux mais il n'est pas ici... À quoi elles servent vos ballounes?

— Nos ballounes? On a eu l'idée de les utiliser pour alléger le poids de notre véhicule. Il y a aussi nos pneus qui sont gonflés à l'hélium.»

Elle a fait oui, en agrandissant les yeux, comme si elle trouvait l'idée vachement bonne. Ses yeux ont roulé un peu sur le véhicule, avant de s'arrêter sur «Amundsen» peint en vert sur les flancs.

«Qui c'est?

— Un célèbre explorateur, a répondu Habéké.

— Un type avec le dedans du corps où se réfugiaient les papillons de la découverte. Il avait des

yeux comme j'aimerais, c'est-à-dire plus longs que le simple nez et capables de distinguer dans la neige les pas dessinant les rebords du continent arctique. Il a dit qu'il avait épousé la neige par amour pour le froid qui conserve jeune éternellement, et aussi parce qu'il voyait le pôle Nord comme le diadème de la planète.

— Il était drôlement poète, ton Amundsen. Il a dû mourir jeune.

— Il est mort dans les glaces en allant secourir un autre explorateur.

— Et tous ces sacs, qu'est-ce qu'ils contiennent?

— Ce sont nos bagages.

— Quoi! tout ça! Pour deux jours? Vous êtes fous!»

Elle ne pouvait pas se faire à l'idée, alors elle est montée sur le véhicule pour voir avec ses mains, parce que c'est ce qui rassure le plus.

Elle a ouvert l'un des sacs pour mourir de rire en sortant une épée en bois.

«Pourquoi vous apportez ça?

— Tu te souviens, a dit Habéké, que la maîtresse nous a parlé d'astronomie cette semaine, à cause de la comète de Kohoutek qu'on va bientôt voir...

— Oui, je me souviens.

— Elle nous a aussi parlé de Galilée qui a fait rire de lui quand il a dit que la terre tournait. Il y en a même qui ont trouvé ça tellement drôle qu'ils ont rayé son nom de la liste des invités au repas du Seigneur. Alors, Hugues et moi, on s'est dit que peut-être on avait fait la même erreur en se moquant de M. Georges à propos de ses films.

— On apporte des épées au cas où M. Georges aurait vu juste et que des monstres habiteraient sous les continents pour nous manger un jour.

— Hugues pense que les monstres qui vivent dans nos garde-robes, quand on est petit, commencent à se méfier quand on devient plus vieux, à cause de la force qui grandit. Alors, quand ça devient risqué pour eux, ils se creusent un trou pour aller se cacher sous les continents.

— Je pense aussi que les tremblements de terre, c'est quand les monstres se retournent dans leur sommeil.

— Je comprends pourquoi vous voulez avoir ma photographie.

— C'est pour nous donner du courage, a dit Habéké. Au cas où ça commencerait à aller mal.

Dans le désespoir, il faut un lien avec quelqu'un d'aimé, sinon c'est foutu. À ce sujet, il semble que le seul fait d'aimer un arbre peut l'aider à ne pas perdre ses feuilles à l'automne.

«Je comprends, disait Odile. On sait pas ce que vous pouvez rencontrer.»

Elle est descendue du véhicule sans fouiller davantage. Si elle avait continué, elle aurait pu trouver nos équipements de hockey qu'on apportait en cas d'affrontements avec des créatures sanguinaires.

«Attendez-moi. Je cours chercher ma photographie. Venez les enfants.

— On peut t'accompagner? a demandé Habéké.

— Non, il vaut mieux pas.

— J'ai soif, ai-je dit. En même temps, tu pourrais nous faire visiter ta maison.»

Elle n'aimait pas nos avances. Pour nous faire comprendre que le temps qu'on voulait vivre avec elle n'était pas du temps présent, elle s'est mise à retenir son souffle, comme chaque fois que nos époques

n'étaient pas correspondantes. Habéké lui tapait les joues pendant que je lui brassais les épaules, et elle est revenue bien vite à la bonne conjugaison, avec nos excuses.

Elle s'est sauvée dans sa maison, pour en ressortir avec une photographie dans un cadre.

«Tenez. Soyez prudents si vous tombez en Afrique.»

Elle a disposé deux baisers sur nos joues contentes de leur sort. Radieux, mais un peu inquiets de ce qui nous attendait dans les pays prochains, on a bouclé nos casques protecteurs. C'était un matin d'octobre doux. On a gardé le silence jusqu'à la voie ferrée, à cause de l'inquiétude des premiers pas.

Arrivés sur les rails, Habéké et moi on a ajusté Amundsen pour qu'il soit en position de fendre la toile peinte du paysage pour en découvrir les vérités cachées sous les fausses couleurs de l'automne.

Je suis monté sur le banc de devant et Habéké sur celui de derrière.

Doucement, sans exagérer, nos jambes ont commencé à se déplier en donnant aux pédales tout ce qu'il fallait pour que naisse un mouvement vers les collines du nord.

«Qu'est-ce qu'il y a derrière ces collines? a demandé Habéké.

— Je sais pas. Des hauts plateaux... ou des bas-fonds. Je sais pas.

— De toute façon, on a la photographie d'Odile.

— C'est bon pour l'espérance de vie.»

Avant de sortir de la ville, il nous a fallu traverser les grands terrains morts des entrepôts, parsemés de wagons perdus et de locomotives amnésiques.

Dans notre course, il nous arrivait de couper des rues sans prévenir le trafic matinal. Les conducteurs klaxonnaient en voyant notre drôle d'équipe leur filer sous le nez. Les engrenages étaient bien huilés, sans parler de la vitesse qui dépassait nos espérances.

Finalement, après quelques autres retraites coupées par notre passage soudain, la ville nous a lâchés par le trou de sa serrure, un petit tunnel sous un viaduc vers la clé des champs.

En peu de temps, on a eu l'impression que les rails devenaient mous et qu'il fallait pédaler plus profondément pour sortir nos roues de l'acier fondu. Le soleil soudait au plomb, mais c'était pas ça la raison. C'était plutôt les collines dont on sentait la présence de plus en plus; ça montait vers le nord, lentement. Tout l'avant-midi, on a pédalé sans penser à autre chose à cause de la concentration. Parfois, les rails traversaient de grands champs sans raison, étalés près de lacs ou de rivières qu'enjambaient des ponts. Nos pneus roulaient sans bruit. La haute vitesse, combinée à l'hélium, nous permettait parfois de voler au-dessus des rails pour quelques trop courts instants.

«C'est comme si on avait des ailes!» criait Habéké dans mes oreilles.

Avant de prendre du repos, on a encore traversé des boisés très touffus, avec des marmottes locataires du talus, des conifères où ça sentait bon le sapin et des plaines rocailleuses, avec un lièvre très clairement derrière un rocher. Ma montre disait midi.

Assis dans l'herbe, près d'un ruisseau, Habéké allumait le feu pendant que je dégageais Amundsen de la voie, à cause des trains peut-être. On a bouffé

une soupe aux légumes avec du jambon en omelette et on a discuté de tout ce que discutent les exilés.

«Tu crois qu'on la reverra?» a demandé Habéké.

— Bien sûr. Allez, pose ce cadre avant de le briser sur une roche.

— Est-ce que c'est vrai que l'homme le plus heureux du monde a un passeport américain?

— Qu'est-ce que tu vas inventer là! L'homme le plus heureux du monde, c'est un réparateur de miroirs, et il habite dans nos têtes.

— Pourquoi un réparateur de miroirs?

— Parce qu'il gagne sept ans de bonheur à chaque miroir réparé.

— Et tes dieux. Ils ne sont pas heureux?

— J'en ai pas.

— Comment peux-tu te retrouver sans les dieux?

Il n'y a aucun sens sans les dieux. Un drapeau n'a aucun sens sans les vents.

— Je ne suis pas un drapeau. Je suis un mât.

— Je peux te dire une chose sans te vexer?

— J'écoute.

— Il s'agit d'un petit couplet que j'ai appris, là-bas, avec mon peuple. J'ai jamais oublié. Ça dit:

*Tiekoroba kolili*

*Ita rokina momindi*

*Ida konieti aie*

*N'ka idia dopina marmandi.*

— Ça veut dire quoi?

— Ça veut dire:

«Le vieux qui n'a rien,  
ce que tu dis n'est pas aimé

tu as raison  
mais on n'aime pas ce que tu dis.»

— Je ne comprends pas.

— J'ai pas fini. Attends. Ensuite, mon couplet dit:

*Demise fentili*

*Ida dokma makadi*

*Ida konie tinaie*

*N'ka idia dokma makadi.*

Ça signifie:

«Le jeune homme riche,  
on aime ce que tu dis  
ce que tu dis n'est pas vrai  
mais on aime ce que tu dis.»

— Je suis pas certain de bien comprendre...

— Parler des dieux en mal, c'est une mode. Moi, je pense que tu suis la mode, comme tous tes semblables.

— Habéké! Pourquoi tu dis ça?»

Pour la première fois, on s'est boudés à cause des croyances, ce qui était idiot faut dire. Puis on s'est dit que les guerres ça commençait comme ça et on a eu la honte de nos vies. Je me suis excusé, avec une larme dans un coin, et on s'est juré qu'il n'y aurait plus jamais de guerres saintes.

On s'est serrés et on a enterré une boîte de soupe sous un dormant. C'était un repas connu de nous deux seulement de par le monde entier.

«Quand on aura cent ans, a déclaré Habéké, il faudra revenir ici, faire chauffer la même soupe et la boire en l'honneur de nos amitiés.»

Soulagés parce que tout danger de guerre venait d'être écarté, Habéké et moi on est regrimpés sur Amundsen, confiants de découvrir des indices dans l'après-midi.

«Il faut ouvrir l'œil!

— Oui! Chacun un!

— Surveillance bien les rubans de fumée montant d'entre les arbres; ça pourrait bien être ton grand-père.»

Pour augmenter nos chances, il fallait mettre la pédale douce sous nos jambes, et on a ralenti.

«Toi, surveille les éléphants ou les rhinocéros. Ce sont des signes qui ne trompent pas.»

Vers trois heures, il a fallu s'arrêter pour une pause, à cause de la fatigue et du manque d'indices africains.

«Hugues, t'as vu, après le petit pont? Il y avait quelque chose comme un totem.

— Oui, j'ai vu, mais c'était pas un totem. C'était un arbre mort sculpté par des pics.

— T'es certain? Et sous le pont, dans la rivière, t'as pas vu une grosse masse sombre?

— C'était une roche.

— C'était pas plutôt un hippopotame?

— Non... je l'ai bien vue quand elle n'a pas bougé.

— Écoute!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— T'as pas entendu?

— Entendu quoi?

— Je sais pas... un cri...

— C'est peut-être un train.

— Peut-être.

— Qu'est-ce qu'on fait, Habéké?

— On se cache au cas où ce serait un train. Sinon, eh bien on se sera reposés un peu.»

Sans perdre un instant, on a camouflé Amundsen dans un bosquet, avec des branches de sapin pour faire naturel, puis on s'est assis dans un fossé, sous un pommier qui nous a servi de collation.

«Habéké...

— Oui?

— Ça devait être triste de voir mourir Saba...

— Je t'ai déjà raconté.

— Et tu as vu aussi mourir tes parents.

— Et tous les membres de ma famille, et des centaines et des centaines de semblables à moi.

— Et toi, qu'est-ce que tu penses de mourir?

— Je veux que ça arrive sur notre île. Vous m'enterrez debout, sous un peuplier, et vous accrocherez une bande de coton blanc à une branche, parce que c'est le symbole de la parole du mort. Chez moi, la mort c'est le départ des forces qui forment la personne humaine, mais ces forces peuvent revivre. Après ma mort, tu pourras faire revenir mon âme avec un masque que je t'aurai laissé. Mon âme viendra l'animer si tu danses le masque sur la tête. En Afrique, la brousse nous donne des signes qui annoncent la mort. Par exemple, le passage de certains singes pleureurs, le cri d'une hyène la nuit, ou la rencontre d'un caméléon sur une fourmière rouge.

— T'as pas peur de ça comme nous, toi. Ici, on a tellement peur de mourir qu'on finit par croire que les vêtements peuvent nous protéger. Les gens naissent nus et meurent habillés jusqu'au cou.

— Hugues, j'ai quelque chose à demander même si ça n'a rien à voir.

— Demande.

— Est-ce qu'on est loin de la ville?

— Pas mal, oui, pourquoi? Tu veux partir?

— Non. Je voulais savoir si on était rendus assez loin...

— Assez loin pour quoi?

— Assez loin pour rencontrer Soténijsyne.

— Comment?

— Soténijsyne.»

Habéké, il avait l'intelligence. Il avait vu une émission de télévision avec son père, et c'était sur un monsieur Soténijsyne. Habéké disait que ce monsieur écrivait à la manière de Gustave Désuet, avec du curare, mais qu'il avait été chanceux de s'en sortir. Par la suite, on l'avait arraché de son sol et il était devenu suisse par la peau des dents.

Habéké pensait que cet homme pouvait nous aider.

«Il est allé en prison pour avoir dit sa façon de voir les choses, mais ça ne l'a pas empêché. Après, ça s'est corsé, et il a dû partir en Exil. Il a même été rayé de la liste des invités russes.

— Tu sais où il habite? Il faudrait lui écrire cette semaine pour lui demander conseil.

— Il habite soit en Suisse soit en Exil, mais de toute façon c'est la même chose.

— C'est pour ça que tu pensais le rencontrer par ici?

— Oui, parce que je crois qu'on est assez loin de la maison pour être en Exil.

— On est peut-être en Suisse.

— Est-ce qu'on a la convention de Genève?

— Elle est chez moi, dans mon autre Gustave.